

problème dont vous et moi désirons
trouver la solution la plus
complète et la plus satisfaisante, dans
l'intérêt commun de notre patrie et de
son avenir, pour un homme de bien,
sage et actif, et qui n'a plus qu'un
petit nombre d'années d'activité à passer
sur cette terre, où il a été éprouvé par
de si cruelles vicissitudes, le temps est
doublement précieux. Car il va
bientôt lui échapper. Vous avez pour
votre justice à cet homme si méconnu,
si calomnié, contre lequel on a voulu
aussi vous inspirer des préventions défectueuses
que votre bon sens, votre connaissance de
son caractère et de sa vie depuis plusieurs
années vous ont fait reconnaître, —
comme il convient à un honnête homme

qui voit un autre honnête homme vers lequel
il se sent attiré par une forte et saine
sympathie. Notre digne et si respectable
ami M. le baron (marquis) de Lagarde a été
le premier lien de l'amitié, si vous pouvez
me servir de ce mot, qui nous unit. J'espère
bien que ce lien consacré déjà par le temps
ne s'affaiblira pas.

Si vous prie de m'écrire deux mots pour
m'indiquer, soit demain samedi, avant midi,
soit tout autre jour à votre convenance,
une heure où je pourrais vous voir, —
m'entretenir avec vous, et où vous pourriez
et voudriez me présenter à M. Mavrocordato,
si jamais il s'élève dans votre esprit un
motif de refroidissement à mon égard, si
vous demande de me le faire connaître avec
franchise et sans aucune défiance, une
franchise égale à la vôtre et fera, si
l'espère, l'évanouissement prompt

Paris, vendredi matin 7 mai
1841.

84

Mon cher g'e'n'ral,

J'ai été un peu, quelques excessivement —
occupé, quatre fois chez vous, de bonne
heure, sans jamais vous rencontrer. J'avais
à cœur de vous entretenir, pendant que
votre honorable compatriote et collègue —
M. Maurocordato est à Paris, du bon
et utile projet de colonisation agricole et
industrielle en Grèce, dont vous avez pour
apprécier toute l'importance, et à l'exécution
duquel j'ai dû me venir avec la chaleur
et l'activité qui me sont propres. Votre
concours et votre appui est la première
condition nécessaire. Vous avez bien voulu
me promettre de me présenter à M. Mauro-
cordato, avec lequel, sous vos auspices, —
j'essaierai d'aborder le grand et difficile

les Douces qu'on aurait pu faire naître
en vous pour vous éloigner de moi.
adieu, de nouveau, mon cher
général, l'assurance de ma
sincère affection et de mes sentiments
très distingués et dévoués.

P.S. Si vous pouviez me recevoir = Sabbat de Paris
demain samedi, ou l'un des jours suivants,
ayez la bonté de m'écrire quelques lignes. Je
suis exact au rendez-vous que vous m'avez
indiqué.

Prescription
pour moi

à Monsieur
Monsieur le général Colletis
Ministre de guerre en France,
chez lui à Paris.

